

Les intellectuels russes contre Staline

— La parole est à M. I. Romm. (Applaudissements.)

Avant moi, le régisseur du théâtre de Voronesh, le camarade Dobrotin, a très bien parlé et avec beaucoup de passion. Il proteste vigoureusement contre les résidus du stalinisme dans la conscience.

En même temps, cependant, le camarade Dobrotin conseille de faire appeler le camarade Leonov par le C. C. et de lui proposer d'écrire une comédie. Et si le camarade Leonov a d'autres intentions ? S'il n'a pas envie de travailler, en ce moment, pour le théâtre ? Selon Dobrotin, si c'est le C. C. du parti qui le demande, Leonov se met à écrire, avec obéissance, une bonne comédie. Il n'y a donc pas d'autres moyens ? Vous ne vous rendez pas compte, camarade Dobrotin, que cette façon de raisonner découle aussi des vieilles méthodes.

Chemin faisant, vous vous êtes déchainé contre les ballets modernes, vous avez regretté que, pour le nouvel an, votre acteur Popov ait dansé une danse occidentale. Je voudrais savoir si, en dansant, Popov a fait beaucoup de dégâts et lesquels précisément la nuit du jour de l'an ?

Chez nous, en effet, certaines méthodes se sont imposées contre lesquelles il faut lutter. Je suis d'accord pour lutter contre mes propres survivances. C'est justement pour cela qu'ayant à parler des traditions et d'innovations, je voudrais préciser le problème de certaines traditions qui se sont imposées chez nous. Il y en a de très bonnes, il y en a de très mauvaises : par exemple, celle qui consiste à jouer deux fois par an l'ouverture de la symphonie 1812 de Tchaïkovsky.

Camarades, pour autant que je comprendre, cette ouverture exprime une idée politique extrêmement claire : l'idée du triomphe de la religion orthodoxe et de l'autocratie sur la révolution. Il s'agit d'une mauvaise œuvre musicale écrite, sur ordre, par Tchaïkovsky.

Mais l'exécution de l'ouverture est devenue une tradition. Pour la première fois depuis la révolution d'octobre, cette ouverture fut jouée en ces années où fut inventée l'expression « cosmopolite sans patrie » qui remplaçait cette autre « sale juif ». Entre autres choses, et dans certains cas, cette phrase fut même imprimée. Sur la couverture de la revue « Krokodil » on imprima, en ces années-là, un dessin représentant un « cosmopolite sans patrie », d'aspect clairement juif, et tenant entre ses mains un livre sur lequel on lisait, en grandes lettres, « JID » (Jeu de mot intraduisible : en russe on écrit, et on prononce, de la même manière le mot JID qui signifie sale juif et le nom de l'écrivain français Gide). Non pas, André Gide, mais simplement « JID ». Ni le dessinateur auteur de cette caricature, ni aucun de ceux qui se sont permis cette plaisanterie de vauriens, n'ont été condamnés par nous. Nous préférons nous taire, oublier tout cela, comme si l'on pouvait oublier que des dizaines de nos meilleurs représentants du théâtre et du cinéma étaient déclarés « cosmopolites sans patrie », en particulier les camarades, ici présents, Yutkevich, Leonid, Trauberg, Sutyryk, Kovoraskii, Bleiman et d'autres et, dans le domaine du théâtre : Bojadzhev, Yuzovskii. Ceux-ci ont été à nouveau autorisés à travailler, qui dans le parti, qui dans leur association particulière de catégorie. Mais est-il vraiment possible de guérir les blessures, peut-on oublier ce qu'a ressenti quelqu'un pendant de longues années, alors qu'on le piétinait, qu'on le couvrait de boue ? Et ceux qui, avec plaisir, avec joie, ont dirigé cette campagne honteuse, qui se torturaient les méninges pour inventer encore autre chose et pour traîner d'autres personnes encore sous le nœud coulant, ceux-là donc ont pu être payés pour leurs actes ? On ne s'est pas même décidé à leur faire des reproches, considérant que cela manquerait de délicatesse !...

La revue « Oktyabr », dirigée par Kocetov, s'est intéressée dernièrement au cinéma. Sur quatre numéros, de janvier à novembre, ont été publiés des articles dans lesquels on couvre d'ordure tout ce que le cinéma soviétique fait dans le sens du progrès, on soumet aux soupçons des critiques de grands artistes du cinéma soviétique de la vieille génération et même des générations plus jeunes. Ces articles sont

inspirés par ces mêmes personnes qui ont dirigé la campagne pour la dénonciation des « cosmopolites sans patrie ». Il me semble, toutefois, que nous ne devons pas oublier tout ce qui a été fait.

Aujourd'hui, ils sont nombreux ceux qui commencent à écrire des œuvres théâtrales, à mettre en scène des spectacles ou écrire des scénarios qui dénoncent l'époque stalinienne et le culte de la personnalité. Et cela parce qu'il est devenu maintenant possible et nécessaire de le faire, bien que, il y a encore trois ou quatre ans, on pensait que le discours de Nikita Sergueïev au 20^e Congrès était suffisant.

Aujourd'hui, il est devenu définitivement clair que cela ne suffit pas, qu'il est nécessaire que nous réfléchissions nous-mêmes, que nous parlions et écrivions nous-mêmes.

Il est très important de démasquer Staline et le stalinisme.

Nos réunions se déroulent sur un ton tranquille, calme, académique, alors que pendant ce temps-là un groupe très énergique d'écrivains assez mauvais opère, dans la revue « Oktyabr », des coupes sombres dans la jeune littérature et, sur ce problème personne ne leur répond sérieusement. Par contre, dès que Evtuchenko a publié sa poésie « Babil Yar », ce groupe a immédiatement répondu dans le journal « Literatura i Zhizn ».

Il y a peu de temps, j'ai eu l'occasion

ces n'existent même plus. C'est pour cela que ni Kolotzov, ni Raisman, ni moi-même n'avons été chassés du cinéma, et ceci a mis très en colère la revue. Dans le numéro 1 et 2 de la revue, ont été publiés des articles assez terribles, portant des accusations à caractère général contre tout et contre tous. Seul le mot « cosmopolite » n'a pas été utilisé, mais pour le reste la ressemblance avec les articles vieux de quinze ans, est surprenante.

L'auteur de l'article paru dans le N° 2 de la revue Oktyabr écrit — entre autres choses — : « Alors que les Italiens eux-mêmes reconnaissent que le néo-réalisme est mort, Romm continue à en chanter les louanges. De cette façon, il oriente la jeunesse vers l'Occident » (Je cite de mémoire). Effectivement le néo-réalisme est mort. Il est mort aidé en cela par le Vatican, par la censure capitaliste. Les artistes du néo-réalisme italien ont créé des films comme « Le Cheminot » de Gerni, « Le Voleur de bicyclette » de De Sica, « Deux sous d'espoir », « Rome, 11 heures », et d'autres œuvres, réellement grandes, inoubliables.

En régime bourgeois, jamais et en aucun lieu le cinéma n'a réalisé des œuvres semblables, de toutes façons en tant que groupe, avec une telle unité. Toutes les forces ont été mobilisées contre le néo-réalisme italien : la censure, la corruption, les menaces, le sabotage de la dis-

tribution, des violences de toutes espèces. Tout cela pour détruire, briser, écraser ce groupe d'artistes. L'ensemble de la réaction mondiale s'est mise en mouvement contre le néo-réalisme italien. A cette époque, un seul article a été publié chez nous, un article malheureusement signé par Polevoj, un homme pour lequel j'ai de l'estime. J'avais honte de lire cet article, honte pour nous. Ceci s'est passé il y a 6 ans déjà. Nous n'avons pas encouragé ce courant, très proche du P.C. Italien, courant auquel appartenaient de nombreux réalisateurs. On était en train d'étrangler le néo-réalisme, et nous l'attaquions ! Et c'est récemment que Solovieva a écrit, finalement, un livre sur le néo-réalisme. Elle l'a écrit alors que l'on doit maintenant parler du néo-réalisme sur le plan historique !

En défendant, et parfois en inventant, ce droit de priorité à tout prix, qui sait jusqu'où l'on peut aller. Il y a seulement 10 ans, nous nous efforcions de nous séparer complètement de la culture occidentale et ceci était aussi couvert par le mot « tradition ».

J'ai eu beaucoup de plaisir à entendre aujourd'hui Yutkevich, consacrer beaucoup de temps à l'Occident. Nous avons perdu l'habitude de considérer qu'à l'Occident aussi il existe quelque chose. Et ceci, alors que la Russie était, dans le monde, le pays où l'on traduisait le plus abondamment la littérature étrangère. L'un des points forts de l'intelligentsia russe était justement le fait qu'elle lisait toute la littérature mondiale, qu'elle était à la première place pour la connaissance de la culture mondiale. Ceci est aussi l'une de nos traditions. Une tradition excellente, qu'il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui.

On a considéré pendant de longues années que le néo-réalisme italien était coupable seulement parce qu'il nous venait de l'Occident. Mais les néo-réalistes eux-mêmes ont étudié au Centre Expérimental du Cinéma, à Rome, dirigé — pendant le fascisme — par un communiste clandestin. Ils voyaient les films soviétiques, étudiaient ces films, étaient instruits par le directeur communiste, beaucoup sont devenus des réalisateurs communistes qui — immédiatement après l'effondrement du régime de Mussolini — ont relevé le drapeau de l'art progressiste italien, très proche du nôtre. A cette époque, nous nous trouvions dans la phase la plus grave du stalinisme, nous dénoncions les « cosmopolites sans patrie » et cherchions à éloigner de nous le néo-réalisme italien, nous portant préjudice à nous-mêmes pour de longues années.

Rappelons au moins cette vérité, afin de pouvoir comprendre en quel monde nous vivons. Et aujourd'hui, alors que la même bande qui condamnait à une mort civile les « cosmopolites sans patrie », Kocetov, Sofronov et compagnie, opèrent une diversion évidente en attaquant tout ce qu'il y a de bon, de progressif dans le cinéma soviétique, je pense que conserver, en ce moment, un calme olympien ou attendre ce qui va se produire, n'est pas une bonne attitude (applaudissements prolongés).

La première attaque a été pour le cinéma, mais je suis certain qu'elle touchera beaucoup d'autres domaines artistiques, si l'on ne réduit pas ces gens au silence. En ce qui me concerne je n'apprécie pas l'indifférence dans ce genre d'affaire, et je pense qu'il est stupide et indigne de l'homme soviétique de conserver un calme olympien.

Certains raisonnent ainsi : en fin de compte, aujourd'hui ils n'arrêtent personne et tant que Khrouchtchev est vivant ils n'arrêteront personne (applaudissements).

Mais cette position est, en fait, elle aussi une survivance du temps du culte de la personnalité. Nous avons à faire à un petit groupe insignifiant qui s'est cependant déchainé, qui applique une ligne clairement différente de celle du parti.

Pour le moment, personne ne se mêle de cette histoire, on nous laisse le droit de la tirer au clair nous-mêmes. N. S. Khrouchtchev en a parlé plus d'une fois : débrouillez-vous seuls ! Alors il faut aller au fond des phénomènes qui se produisent.

QUI EST MIKHAIL ROMM ?

Cinéaste soviétique récemment redécouvert, après 20 ans de cinéma stalinien, grâce au film « 9 jours d'une année ».

La carrière de Mikhaïl Romm commença en 1934 par une adaptation de « Boule de suif » ; film plein d'humour virulent et d'anticléricalisme.

1937 : Lénine en octobre, 1939 : Lénine en 18 — 2 films à la gloire de Staline, malgré leurs titres ; puis Matricule 217, Amiral Tempête, Le Réve (41), La Question Russe (48), Mission Secrète (50), Le Meurtre de la rue Dante (56) ; enfin Neuf jours d'une Année.

Le sujet de ce dernier film est simple : dans un centre de recherches nucléaires, quelque part en U.R.S.S., vivent trois personnages : 2 hommes et 1 femme, dont le destin est indissolublement lié à leur travail. Les principaux thèmes sont l'apprentissage de la vie, de l'amour, l'amitié, et l'effort des hommes pour maîtriser la matière plus un certain humour antistalinien.

de me trouver en Italie et en Amérique et je dois dire que ce qui a fait scandale en Occident, ce n'est pas la poésie d'Evtuchenko, mais les réponses qui lui ont été faites. Les journalistes locaux me demandaient, « Que pensez-vous de la nouvelle vague d'antisémitisme en U.R.S.S. ? » Je demandais, avec perplexité, de quelle vague ils parlaient. Il s'agissait de l'article de Starikov et des vers de Narkov. Ce numéro du journal « Literatura i Zhizn » est une honte pour nous, comme d'ailleurs les derniers numéros de la revue « Oktyabr ».

Les attaques contre le cinéma, de la part de la revue « Oktyabr », ont commencé dans le numéro de janvier dans lequel on trouve un article sur le film « Paix à celui qui entre », article écrit sur un ton de dénonciation politique absolument inadmissible. Il y a dix ans encore, après un tel article, une personne était enchaînée, privée du droit de travailler dans le cinéma, chassée de son travail, envoyée dans de lointaines régions. Mais il est de fait que les temps sont changés et la dénonciation n'a, probablement, même pas été lue. Mais la dénonciation n'en reste pas moins ! Puis ce fut la dénonciation de « La lettre inachevée », « Quand passent les cigognes », « Si c'est cela l'amour », « Neuf jours d'une année ». Le thème des accusations n'était pas nouveau, et il était bien connu : Pour « Neuf jours », le héros n'était pas positif ; la même chose pour « Quand passent les cigognes ». Dans « La lettre inachevée » on trouve du pessimisme décadent. Les héros de Raisman ont des défauts sur le plan moral, et la moralité est décadente. Dans le temps, on était sévèrement punis pour ces défauts. Aujourd'hui, la dénonciation n'a pas eu de conséquences ; tout simplement parce qu'elle n'a pas été lue par les instances compétentes, et que ces instan-

tribution, des violences de toutes espèces. Tout cela pour détruire, briser, écraser ce groupe d'artistes. L'ensemble de la réaction mondiale s'est mise en mouvement contre le néo-réalisme italien. A cette époque, un seul article a été publié chez nous, un article malheureusement signé par Polevoj, un homme pour lequel j'ai de l'estime. J'avais honte de lire cet article, honte pour nous. Ceci s'est passé il y a 6 ans déjà. Nous n'avons pas encouragé ce courant, très proche du P.C. Italien, courant auquel appartenaient de nombreux réalisateurs. On était en train d'étrangler le néo-réalisme, et nous l'attaquions ! Et c'est récemment que Solovieva a écrit, finalement, un livre sur le néo-réalisme. Elle l'a écrit alors que l'on doit maintenant parler du néo-réalisme sur le plan historique !

Il y a trois ans, je me suis permis d'intervenir en faveur du néo-réalisme italien, et — aujourd'hui encore — des gens qui insistent sur la fidélité aux traditions, me rappellent ce péché : comment ai-je osé intervenir en faveur du néo-réalisme ? Mais, à mon avis, le néo-réalisme a eu une influence sur la jeunesse, on ne peut pas ne pas l'admettre. Si cette influence a existé, elle a existé ! Il faudra ensuite décider si cette influence a été positive ou négative. Je connais notre jeunesse, je connais les impressions qu'ont provoqués les films italiens, je peux affirmer que cette influence a été réelle ! Pourquoi devons-nous, comme par le passé, nous soumettre à ce qu'on appelle la priorité dans tous les domaines ?

Je ne suis pas du tout certain que la priorité soit toujours une bonne chose. Supposez qu'un génie solitaire américain ait inventé le gramophone et que nous ayons réalisé cette invention. Qui devrait